

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans **Cinquante mois d'occupation allemande** (Volume 2 : 1916) du

MERCREDI 24 MAI 1916

La guerre, entre autres tristes conséquences, aboutit à la destruction de la plupart des commerces honnêtes et à l'enrichissement de traliquants sans scrupules. Je laisse en dehors de cette considération les campagnards, marchands de bêtes, d'oeufs, de beurre qui négocient leurs produits à des prix de surenchère. Je fais allusion à ces négociants improvisés et sans conscience qui ont mis sur pied un invraisemblable commerce de denrées suspectes, qui fabriquent du savon (1) avec de la terre glaise, du café avec du malt, des farines avec de la craie, du beurre avec des graisses industrielles, des conserves de viande avec des produits d'une origine indéfinissable, des bottines avec du linoleum, de l'amidon avec du plâtre, du saucisson avec Dieu sait quoi. On en a connu de ces « *nouveaux riches* » après toutes les grandes commotions. Paris se les montrait du doigt sous le Directoire et après 1870. Bruxelles les connaît maintenant aussi. Ces individus font fortune en spéculant sur l'anxiété où vit le public d'être bientôt privé de tout. Ils trafiquent surtout en plein air, devant la Bourse et dans les cafés du

voisinage, accaparant ici quelques dernières balles de café ou de tabac, là quelques pièces de coton ou quelques tonnelets de faux savon de Marseille, tripotant dans des coins de cabarets, avec des regards obliques.

Il y a parmi eux des êtres malpropres pour qui, moins que jamais, l'argent a de l'odeur, qui sont de mèche avec l'ennemi, obtiennent le privilège d'acquérir dans des bureaux de réquisition allemands quelques sacs de marchandises introuvables sur le marché, du sucre par exemple, en échange de l'obligation d'aller, avec passeport, acheter à l'étranger certains produits dont l'Allemagne a besoin pour continuer la guerre.

Quant aux trafiquants allemands, il est superflu de dire que le gouvernement général les avantage de toutes manières et souvent par des moyens qui soulèvent de dégoût la conscience des honnêtes gens. Par exemple, à Anvers, un industriel se voit réquisitionner, au prix de juillet 1914, un dernier stock de 300 litres d'huile de graissage dont il a le plus grand besoin pour l'entretien de ses machines. Il s'en plaint le lendemain à un courtier allemand de la place, qui lui dit :

- *C'est moi qui achète les huiles dont le Gouvernement général dispose. Si vos huiles vous sont indispensables, je vous les revendrai, mais au prix du jour (dix fois le prix d'il y a deux ans).*

Suivant toujours la même méthode, l'autorité

allemande réquisitionne dans la même ville, à des prix dérisoires, un premier lot de forts chevaux des corporations du port ; elle les expédie au pays du Rhin, où on les vend à des prix très élevés pour les besoins de l'agriculture.

Tandis que ce commerce prospère, les bonnes vieilles maisons belges, privées de leurs arrivages réguliers, ferment leurs portes les unes après les autres. La quasi-totalité des industriels ont dû renvoyer leur personnel ou n'ont plus de besoin que pour quelques heures par semaine ; d'autres commerçants, tels les marchands d'armes, ont dû fermer leurs portes, dès le premier jour. La liste serait longue si l'on s'avisait de la dresser, et la misère va de pair avec tout cela.

Il faut tenir pourtant, malgré la pénurie des ressources. Et c'est pourquoi, après bientôt deux ans de guerre, on en est arrivé, dans la plupart des familles, à simplifier le pot-au-feu dans des proportions que nul n'aurait rêvées naguère. Des maîtresses de maison s'échangent, à titre d'information et d'aide réciproque, des menus qu'elles ont imaginés pour les sept jours de la semaine. J'en copie un que l'on me communique, à titre de document du temps présent. La viande n'y paraît plus que le dimanche, ou exceptionnellement un autre jour :

Dimanche. — Viande de boucherie, pommes de terre, légumes.

Lundi. — Accommoder les restes du dimanche avec pommes de terre et légumes.

Mardi. — Purée de pommes de terre, asperges et oeufs

brouillés.

Mercredi. — Chou-fleur au gratin et pommes de terre.

Jeudi. — Epinards, pommes de terre et oeufs pochés.

Vendredi. — Poisson.

Samedi. — Omelette au lard.

Pour ceux qui n'ont plus de patates, il y a cette variante

Lundi. — Purée de haricots et croûtons de lard.

Mardi. — Crêpes au lard.

Mercredi. — Asperges et oeufs.

Jeudi. — Sardines et macaroni.

Vendredi. — Poisson.

Samedi. — Pain de veau et légumes. (2)

Comme en toutes choses il faut considérer la fin, notons comme résultat de cet arrangement, que nombre de personnes qui vivaient trop bien se refont un estomac valide grâce à ce régime obligatoire de demi-privation.

La Ville de Bruxelles distribue aux clients des magasins communaux des « *instructions pour lessiver sans savon* ».

(1) Voir « *Zeep* », texte de fiction de Roberto J. **Payró**, publié dans ***La Nación*** le 14/03/1920 :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20ZEEP%20FR.pdf>

(2) Mais un temps vint où il n'y avait plus ni lard, ni oeufs, ni macaroni, ni poisson, ni même, à certains moments, des pommes de terre. Voir les difficultés de la vie en 1917-1918.